

LeParisien.fr

Le 17 janvier 2022

LeParisien

Pièce de théâtre sur la privatisation de TF1 : pour Marie-Laure Augry, « tout ce qui est dit est exact »

Dans «Une télévision française», actuellement au théâtre des Abbesses, à Paris, Thomas Quillardet retrace la bascule de la première chaîne de télévision française du secteur public au privé. Présentatrice du 13 Heures avec Yves Mourousi, Marie-Laure Augry a été bluffée.



«Une télévision française» nous replonge dans le quotidien de la rédaction de la première chaîne lors de sa privatisation. Pierre Grosbois

C'est un spectacle riche et fouillé, documenté sans être documentaire, drôle tout en interrogeant sur l'information et son traitement. Dans « Une télévision française », actuellement au Théâtre des Abbesses (Paris XVIIIe), Thomas Quillardet raconte la privatisation de TF 1 en avril 1987 avec le rachat de la Une par le groupe Bouygues. Pour construire son récit autour de la vie de la rédaction de TF 1 entre 1986 et le début des années 1990, il s'est plongé dans les archives de l'INA et a rencontré des témoins d'alors.

Parmi eux, Marie-Laure Augry, qui a présenté le 13 heures aux côtés d'Yves Mourousi de 1981 à 1988. D'abord sceptique sur la faisabilité d'un tel projet, elle a été bluffée. « C'est le résultat d'une enquête très pointue, un travail formidable entre le documentaire et la fiction, salue-t-elle. On a vraiment vécu les choses comme cela, tout ce qui est dit est exact et il a réussi à faire vivre une rédaction. »

Depuis cette rédaction justement, on revit l'accident de Tchernobyl, la mort de Malik Oussekiné, la réélection de François Mitterrand, la chute du mur de Berlin ou des Ceausescu, la guerre du Golfe... Au milieu de ces faits marquants, jalons d'une époque, il y a ce passage du service public vers le privé qui a changé beaucoup de choses, à TF 1. Et au-delà.

« Les audiences tous les matins dans l'ascenseur »

« Personne ne s'attendait à ce que ce soit la Une, on se disait que ça ne pouvait pas être nous », se remémore Marie-Laure. À l'époque, on soufflait que la privatisation concernerait la 2e ou la 3e chaîne. Puis sont venues les craintes et la surprise : c'est Bouygues ! À l'annonce de la nouvelle, la séquence est restée célèbre, Yves Mourousi se coiffe d'un casque de chantier en direct. « C'était le signe d'une forme d'indépendance qui n'était pas dans l'air du temps », reconnaît Marie-Laure, qui ressent encore le « choc culturel » de cette rencontre entre « les géomètres et les saltimbanques ».

« Tout le monde m'a décrit une très grande habileté de la part de l'équipe Bouygues, ils n'y connaissaient pas grand-chose et se sont familiarisés avec ce nouvel outil, les changements éditoriaux se sont faits dans une certaine douceur », avance Quillardet, résumant les témoignages recueillis.

« La vraie bascule, reprend-il, ça a été les audiences dans les ascenseurs tous les matins et le cours des actions Bouygues et TF 1 à côté pour montrer combien les audiences étaient corrélées à la réussite économique du groupe ». Marie-Laure Augry s'en souvient très bien : « Avant on avait des audiences tous les trois mois, là c'était quotidien. Et tous les matins j'avais l'impression de vivre un conseil de classe, ce n'était pas vraiment sympathique. »

Le « minute par minute » apparaît et avec, une analyse plus fine de ce qui plaît ou non. « On nous disait, oh, là à 13h20, il y a un petit creux... Ah oui, un sujet cinéma, on ne va pas trop en parler », rapporte la journaliste. Lors du processus de privatisation, la chaîne devait pourtant revenir au « mieux-disant culturel ». Au plateau est restituée une partie de l'audition dans laquelle Francis Bouygues promet « du théâtre et de l'opéra en première partie de soirée », engagements aussitôt trappés la privatisation en poche.

« En racontant ce passé, je voulais parler du présent »

« On nous disait d'en faire moins sur la culture, que ce n'était pas fédérateur, que ça ne faisait pas d'audience, se souvient Marie-Laure. Il n'était pas question qu'on renonce à ses sujets, du coup, on a renoncé à nous », s'amuse-t-elle rétrospectivement. Dès 1988, ils sont remplacés par Jean-Pierre Pernaut. « Ce sont des choix éditoriaux, le succès de Jean-Pierre a montré que cela correspondait à des attentes », relativise-t-elle. Au plateau, sont rapportées d'autres histoires, des affaires de pressions d'annonceurs sur la rédaction quand se profilaient des sujets sensibles...

« En racontant ce passé, je voulais aussi parler du présent, ça peut sembler anecdotique, mais c'est le départ de la course à l'audience en France, souligne Thomas Quillardet. Pour attirer le téléspectateur et vendre de la publicité, on s'est mis à faire de la télé punchy, visuelle, avec des bons clients, au détriment parfois du fond. »

Le metteur en scène se défend d'avoir signé une pièce à charge contre TF 1 et le groupe Bouygues. « On ne peut pas reprocher à une télévision commerciale de vouloir être regardée, mais ça nous interroge nous, sur ce qu'on aime voir. Mon idée c'est de montrer comment tout ça est né, au spectateur ensuite de compléter avec ce qu'on vit aujourd'hui ».

« Une télévision française », jusqu'au 22 janvier au [Théâtre de la Ville-Les Abbesses](#) (Paris XVIIIe), de 10 à 30 euros. Puis en tournée jusqu'au 26 février (La Rochelle, Châteauroux, La Roche-sur-Yon, Angoulême, Villeneuve-d'Ascq, Gap).